



GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

n° 9 – janvier 2007

Francophonies américaines

SOMMAIRE

Robert Fournier : *Présentation*

Marc Picard : *Les noms de famille du Canada français : origines et évolution*

Paul Laurendeau : *Avoir un méchant langage. Du comportement social dans les représentations épilinguistiques de la culture vernaculaire : le cas du Québec francophone*

Julie Auger, Anne-José Villeneuve : *L'épenthèse vocalique et les clitiques en français québécois*

Patrice Brasseur : *Les représentations linguistiques des francophones de la péninsule de Port-au-Port à Terre-Neuve*

Marie-Odile Magnan, Annie Pilote : *Multiculturalisme et francophonie(s) : Enjeux pour l'école de la minorité linguistique*

Michel Chevrier : *Franchir les seuils : le théâtre liminaire de Jean Marc Dalpé et de Michel Ouellette*

Edith Szlezák : « Parfois le bon mot nous échappe » : *Interference Phenomena Among Franco-Americans in Massachusetts*

Cynthia A. Fox, Jane S. Smith : *Recherches en cours sur le français franco-américain*

Peggy Pacini : *Présence visible et invisible de la langue française dans la littérature franco-américaine contemporaine*

Pascal Lepesqueux : *Le français hérité de la Nouvelle-Orléans*

Robert Fournier : *Une petite histoire des Français d'icitte*

Comptes rendus

Régine Delamotte-Legrand : Aliyah Morgenstern, 2006, *Un JE en construction. Genèse de l'auto-désignation chez le jeune enfant*, Bibliothèque de Faits de Langues, Paris, Ophrys, 176 p.

Danièle Latin : Equipe IFA- Sénégal, 2006, *Les mots du patrimoine : le Sénégal*. AUF/EAC, Paris, 599 p.

Aurélie Lefebvre : Michel Beniamino, Lise Gauvin (dirs.), 2005, *Vocabulaire des études francophones. Les concepts de base*, Presses Universitaires de Limoges (PULIM), coll. Francophonies, 210 p.

RECHERCHES EN COURS SUR LE FRANÇAIS FRANCO-AMERICAIN

Cynthia A. Fox
University at Albany

Jane S. Smith
University of Maine

Introduction

En 2001 nous avons entrepris un projet de recherche en sociolinguistique portant sur le français des Franco-Américains¹. Malgré sa présence de longue date dans de nombreuses communautés du nord-est des Etats-Unis, il s'agit d'une variété du français nord-américain dont nos connaissances étaient particulièrement lacunaires². De plus, le nombre de locuteurs de même que leur taux d'utilisation de la langue ont gravement baissé depuis les cinquante dernières années (Veltman, 1987 ; Giguère, 1997). Ainsi, en constituant un corpus d'enregistrements pour représenter le franco-américain tel qu'il est parlé aujourd'hui, nous avons un objectif double : obtenir des données susceptibles de combler de nombreuses lacunes dans nos connaissances de cette variété d'une part, et créer des archives permanentes d'une variété aujourd'hui « menacée » sinon « moribonde » de l'autre.

Le corpus que nous avons créé est basé sur les entretiens faits entre 2002 et 2004 auprès de plus de deux cent cinquante locuteurs francophones répartis selon l'âge et le sexe dans huit localités en Nouvelle-Angleterre. Il fournit une richesse de données qui nous permettra éventuellement d'explorer à fond plusieurs questions liées les unes aux autres : 1) la situation du français franco-américain à l'heure actuelle ; 2) l'implantation des dialectes franco-canadiens et acadiens dans le nord-est des Etats-Unis et le maintien ou la perte de leurs traits d'origine par la suite³ ; 3) les conséquences linguistiques du contact avec l'anglais et de

¹ Ce projet a été subventionné entre 2001 et 2005 par la National Science Foundation, subventions BCS-0003942 (Fox) et BCS-0004039 (Smith).

² L'histoire de l'implantation du français dans le nord-est des Etats-Unis et de l'évolution de la communauté franco-américaine, ainsi qu'un inventaire du petit nombre d'études faites sur la variété entre 1887 et 2004 se trouvent dans Fox et Smith (2005).

³ Nous employons le terme « franco-canadien » car le terme « français québécois » comporte certaines valeurs identitaires et politiques qui ne s'appliquent pas aux Franco-Américains, dont la vaste majorité sont arrivés aux

l'emploi réduit du français ; et 4) le franco-américain à l'intérieur du dynamisme du français nord-américain. Le présent article est l'occasion de faire le point sur les analyses que nous avons pu faire jusqu'ici, et d'offrir quelques observations.

Description du corpus

Les huit communautés ayant une population franco-américaine que nous avons ciblées pour ce projet sont : Van Buren, Waterville et Biddeford (Maine), Berlin (New Hampshire), Southbridge et Gardner (Massachusetts), Bristol (Connecticut) et Woonsocket (Rhode Island).



(Générée sur http://www.planiglobe.com/omc_set.html)

Selon les statistiques censitaires disponibles lors de leur sélection, ces communautés partageaient les traits suivants : au moins 20 % de la population était d'ascendance française ou canadienne-française et un minimum de 1 000 personnes parlaient le français au foyer⁴. De plus, à l'exception de Waterville, aucune des communautés n'avait fait l'objet d'une étude linguistique auparavant. Le choix de ces communautés s'est également fait en considérant l'hypothèse de Fox et Charbonneau (1998), selon laquelle il existe en français franco-américain une variation linguistique intercommunautaire qui repose sur deux axes géographiques. Le long d'un axe est-ouest, elle serait le résultat de la « migration en chaîne » qui a donné naissance à la franco-américanie et ferait ainsi écho aux grandes divisions dialectales franco-canadiennes et acadiennes. Le long d'un axe nord-sud, elle serait le fruit de la diversité des situations du français car les études démographiques suggèrent que le degré du

Etats-Unis avant que la révolution tranquille n'ait eu lieu au Québec dans les années 1950 et 60 et que la dénomination n'ait pris son acception actuelle.

⁴ Les résultats du recensement fédéral de l'an 2000 en ce qui concerne l'ascendance et les langues parlées au foyer n'ont été livrés au public qu'au mois de juin 2002. Pour cette raison, nous avons dû baser la sélection des communautés sur les données du recensement de 1990.

transfert à l'anglais est plus avancé dans la Nouvelle-Angleterre-Sud (Massachusetts, Connecticut, Rhode Island) que dans la Nouvelle-Angleterre-Nord (Vermont, New Hampshire, Maine) (Veltman, 1987 ; Giguère, 1997). Ainsi, les communautés sélectionnées se distinguent l'une de l'autre par les origines de la population indiquées par les géographes et les historiens (Vicero 1968 ; Allen 1970, 1974 ; Lavoie 1972, entre autres) et par la proportion de la population parlant le français à la maison selon notre propre analyse des données censitaires.

Le tableau 1 résume les caractéristiques des communautés ciblées lors de leur sélection.

	Endroit	Population	Pourcentage d'ascendance française	Origine de la population ⁵	Emploi du français au foyer
Nord	Van Buren	2 759	82 %	Bas Saint-Jean, Québec oriental	76 %
	Berlin	11 820	65 %	Centre du Québec, Acadie	38 %
	Waterville	17 096	39 %	Québec oriental, Haut Saint-Jean	13 %
	Biddeford	20 710	60 %	Centre du Québec, Haut Saint-Jean	32 %
Sud	Woonsocket	43 877	55 %	Québec occidental	20 %
	Gardner	20 125	37 %	Québec occidental, Acadie	10 %
	Southbridge	13 631	41 %	Québec occidental	9 %
	Bristol	60 640	24 %	Quebec, Bas Saint-Jean, Haut Saint-Jean	7 %

Tableau 1 : Les communautés ciblées en 1990

Notons toutefois que la comparaison des statistiques censitaires les plus récentes avec celles de 1990 révèlent que le pourcentage de la population qui déclare une ascendance française de même que le nombre de personnes se servant du français au foyer ont diminué dans toutes les communautés. Par conséquent, le pourcentage des francophones par rapport à la population totale s'échelonne aujourd'hui entre 75 % à Van Buren (-1 point de pourcentage) et seulement 5 % à Gardner (-5 points), Southbridge (-4 points) et Bristol (-2 points). Ces changements, que nous présentons dans le Tableau 2 (page suivante), représentent une continuation des tendances vers le délaissement du français observées depuis plusieurs décennies (*cf.* Veltman, Giguère).

L'interview typique dure entre 60 et 90 minutes et comprend une série de questions sur l'histoire familiale et les rapports avec la langue et la culture francophone. En plus, l'enquêtrice ou l'enquêteur demande à l'interviewé de traduire oralement de l'anglais au français une série de phrases cherchant à évoquer certaines structures ou formes irrégulières qui apparaissent peu souvent dans la conversation que déclenchent les questions de l'enquête sociolinguistique.

⁵ Notons qu'à la différence des autres localités ciblées, la communauté franco-américaine de Van Buren ne s'est pas formée par l'immigration. En effet, l'établissement de la frontière entre le Maine et le Nouveau-Brunswick en 1842 a eu comme effet de diviser la population francophone habitant la Vallée Saint-Jean entre les États-Unis et le Canada.

	Ville	1990	2000	Changement
Nord	Van Buren	76 %	75 %	-1
	Waterville	13 %	8 %	-5
	Biddeford	32 %	21 %	-11
	Berlin	38 %	32 %	-6
Sud	Woonsocket	20 %	10 %	-10
	Southbridge	9 %	5 %	-4
	Gardner	10 %	5 %	-5
	Bristol	7 %	5 %	-2

Tableau 2 : Le français au foyer en 1990 et en 2000

Au total, nous avons interviewé 275 personnes. Un certain nombre de celles-ci (n = 19) n'a pas été retenu pour l'échantillon sociolinguistique, soit parce que l'individu n'avait qu'un faible rapport d'appartenance à la communauté ciblée, soit parce que la conversation se déroulait largement en anglais. Celles qui ont été retenues (n = 256) se divisent presque également selon la région (dont 129 de la Nouvelle-Angleterre-Nord, 127 de la Nouvelle-Angleterre-Sud) et selon le sexe (dont 126 hommes et 135 femmes). La distribution de l'âge de nos informateurs va de six ans (un garçon de Van Buren) jusqu'à 98 ans (une femme de Bristol), mais 84 % (n = 214) ont 50 ans ou plus. Nous présentons la distribution du nombre d'informateurs selon la communauté et l'âge dans le Tableau 3.

Nord									
	Distribution par groupe d'âge								
	0-19	20-29	30-39	40-49	50-59	60-69	70-79	80 +	Total
Waterville	2	0	0	1	6	10	12	3	34
Berlin	1	0	4	4	5	12	5	3	34
Biddeford	0	0	1	3	7	10	8	3	32
Van Buren	3	0	1	9	2	7	5	2	29
Total	6	0	6	17	20	39	30	11	129
Sud									
	Distribution par groupe d'âge								
	0-19	20-29	30-39	40-49	50-59	60-69	70-79	80 +	Total
Southbridge	0	0	0	1	8	5	11	10	35
Bristol	0	1	0	4	8	3	9	2	27
Gardner	0	0	2	2	6	14	2	5	31
Woonsocket	0	1	1	1	6	7	14	4	34
Total	0	2	3	8	28	29	36	21	127

Tableau 3 : Le nombre d'informateurs selon la communauté et l'âge

La situation du français

Alors que les analyses linguistiques de nos données devaient attendre que la transcription des entretiens soit terminée, l'analyse de la situation du français a pu être amorcée dès la fin du travail sur le terrain. La discussion qui suit s'appuie sur Bagate, Lemery, Martin, Stelling et Wyvekens (2004) ; Stelling (2004) ; Smith et Todorova (2004) ; Fox et Smith (2005), Fox, Fortin, Stelling et Martin (à paraître, 2007) et Fox (à paraître, 2007) pour résumer ce que les propos des informateurs nous ont révélé à ce sujet.

Le transfert linguistique

De manière générale, nos recherches confirment que le transfert à l'anglais se produit dans toutes les communautés. Si le pourcentage de nos informateurs ayant moins de 50 ans ne monte qu'à 16 % (n = 42), c'est parce que le français ne se transmet que rarement aux jeunes générations. Le délaissement du français s'explique par un ensemble de facteurs dont les plus importants sont les mariages exogames ou exolinguistiques, la peur que l'apprentissage du français aurait un effet négatif sur l'apprentissage de l'anglais et sur la réussite scolaire et sociale des enfants, et le sentiment que le français manque d'utilité dans le contexte américain contemporain.

Nos recherches confirment également que le transfert est plus avancé dans le sud de la Nouvelle-Angleterre que dans le nord. Par exemple, plus de la moitié des informateurs âgés de 70 ans et plus (58 %) résident dans les communautés du sud. De plus, c'est dans une de ces communautés, Southbridge, que nous avons eu les plus grandes difficultés à recruter des Franco-Américains se déclarant capables de parler encore le français. Parmi nos informateurs originaires de cette ville, il n'y en a que trois ayant moins de 70 ans qui sont capables de soutenir une conversation en français. Pareillement, dans les villes du sud où nous avons réussi à trouver des locuteurs ayant moins de 40 ans qui parlent la langue couramment (c'est-à-dire Bristol et Woonsocket), ceux-ci ne pouvaient identifier personne d'autre de leur âge qui parle français et qui y habite encore. Enfin, à Gardner et à Bristol, une partie importante de nos informateurs sont des immigrants de la première génération. Arrivés du Canada francophone lors des vagues migratoires des années 1950-60, leur présence voile l'état avancé du transfert chez les Franco-Américains issus de la « grande migration » de 1840-1930 qui ont fondé la communauté et qui en constituent le noyau.

Domaines d'usage du français

Aux dires de nos informateurs, les domaines d'usage du français sont assez restreints, et il n'y a aucun domaine où on l'emploie exclusivement. La langue se parle le plus souvent au foyer, où elle s'utilise encore de préférence dans certaines familles. Quant au travail, elle s'emploie parfois dans les entreprises familiales et de temps en temps dans le secteur tertiaire où elle est encore utile et parfois nécessaire pour communiquer avec les clients âgés.

En ce qui concerne les institutions qui par le passé fournissaient une infrastructure de langue française, l'emploi de la langue y est rare. A l'école paroissiale, on est passé de l'enseignement bilingue à l'enseignement unilingue anglais il y a 40 ans. Aujourd'hui, le nombre de ces écoles a fort diminué et là où le français fait encore partie du programme scolaire, ce n'est qu'en tant que « langue étrangère »⁶. A l'église, la disparition du français s'est fait plus graduellement, en fonction des changements dans la composition ethnique et linguistique des paroissiens et de la chute du nombre de prêtres francophones. A l'heure actuelle, la messe en français peut se faire exceptionnellement dans toutes les communautés ciblées à l'occasion d'une fête telle que la Saint-Jean-Baptiste ou d'un festival quelconque, mais elle n'est célébrée régulièrement qu'à Bristol et Southbridge, où elle n'est offerte toutefois qu'une fois par semaine⁷. Les informateurs décrivent aussi la diminution du rôle du français dans les sociétés de bienfaisance et les clubs sociaux. Partout les causes en sont les mêmes : pour contrecarrer la perte des effectifs, on cesse d'insister à ce que les réunions se

⁶ Notons toutefois qu'il existe un programme bilingue dans deux des écoles élémentaires publiques dans la vallée Saint-Jean du Maine, l'une à Van Buren et l'autre à Madawaska.

⁷ En effet, l'emploi du français est entièrement au gré du prêtre. A Gardner, par exemple, un groupe de paroissiens a réclamé la messe en français mais le prêtre, bien que francophone, n'a pas exhaussé leur souhait. Dans une des paroisses de Southbridge, par contre, un nouveau prêtre a réintroduit la messe en français après une « pause » de dix ans.

passent en français d'abord, puis que les membres n'aient aucune connaissance de la langue, enfin qu'ils soient de souche française. Quant aux médias, la presse de langue française a complètement disparu dans toutes les communautés ciblées, mais dans certaines on peut toujours écouter à la radio une ou deux émissions hebdomadaires en français.

La fréquence de l'emploi du français

De ce qui précède, il est raisonnable de supposer que le français franco-américain ne joue qu'un petit rôle dans la vie de ses locuteurs aujourd'hui. Or, malgré la forte restriction des domaines où la langue s'emploie, nos informateurs continuent à la parler relativement fréquemment. En effet, 62 % de nos informateurs l'utilisent souvent (18 %) sinon tous les jours (44 %), et seulement 26 % prétendent rarement (20 %), ou jamais (6 %) l'employer. En règle générale, le choix de langue dépend non pas du lieu d'interaction mais du type d'interlocuteur. Parmi les interlocuteurs privilégiés on cite amis, époux, mère/père, enfants, frères/soeurs, parents et clients.

	jamais	rarement	Occasion- nellement	souvent	tous les jours
Southbridge	29 %	34 %	9 %	11 %	17 %
Bristol	3 %	19 %	19 %	11 %	48 %
Gardner	3 %	17 %	10 %	23 %	47 %
Woonsocket	0 %	21 %	12 %	18 %	49 %
Waterville	0 %	23.5 %	18 %	23.5 %	35 %
Berlin	3 %	20 %	18 %	18 %	41 %
Biddeford	3 %	19 %	9 %	22 %	47 %
Van Buren	0 %	0 %	2.5 %	17.2 %	79.3 %

Tableau 4 : La fréquence de l'emploi du français selon la communauté

Le Tableau 4 présente la fréquence d'emploi du français selon la communauté. Il démontre que les comportements se ressemblent dans toutes les communautés à deux exceptions près. A Van Buren, tous les informateurs parlent français au moins occasionnellement, et 79 % l'emploient tous les jours. A Southbridge, moins de 20 % parlent français tous les jours, et presque 30 % déclarent ne jamais s'en servir. Ces deux séries de données, qui reflètent les différences entre le nord et le sud en ce qui concerne la situation du français, placent ces deux communautés aux deux extrêmes d'un continuum du maintien du français et du transfert à l'anglais.

Traits dialectaux d'origine

Dans les paragraphes suivants nous décrivons à grands traits le phonétisme, la morphologie et la syntaxe dans les communautés ciblées. Dans les tableaux le symbole + représente un nombre d'occurrences assez régulières tandis que le symbole - signifie que le trait en question est absent. Un trait dont le symbole se trouve entre parenthèses est expliqué dans le texte. A cette étape de notre analyse du corpus, nous ne sommes pas en mesure de nous prononcer sur le taux de fréquence exact, surtout en ce qui concerne certains traits qui sont plus subtils à l'oral ou dont l'apparition dans la parole en général est peu élevée. Dans tous les cas, nos observations portent sur la langue des locuteurs parlant couramment le français.

Traits phonologiques acadiens

Nous avons choisi trois traits phonologiques parmi ceux qui sont typiques du français acadien car ils nous semblent les plus saillants : ouïsmes, palatalisation de /t, d/ et de /k, g/, et aspiration des fricatives /ʃ, ʒ/. Les deux derniers sont aussi attestés en Beauce, au Québec. Le tableau 5 représente la distribution de ces traits parmi les huit communautés, dont les noms sont abrégés ainsi : Van Buren (VB), Waterville (WA), Biddeford (BI), Berlin (BE), Gardner (GA), Southbridge (SO), Bristol (BR), Woonsocket (WO).

Traits	VB (Nord)	WA (Nord)	BI (Nord)	BE (Nord)	GA (Sud)	SO (Sud)	BR (Sud)	WO (Sud)
Ouïsmes acadiens p.e. <i>notre</i> [nut(r)]	+	-	-	-	+	-	-	-
Palatalisation acadienne et beauceronne de /t, d/ et de /k, g/ p.e. <i>tenait</i> [tʃənɛ] <i>dire</i> [dʒir]	+	+	-	-	+	-	-	-
Aspiration acadienne et beauceronne des fricatives /ʃ, ʒ/ p.e. <i>acheter</i> [a ^h te] <i>jour</i> [ʒ ^h ur]	+	+	-	-	-	-	+	-

Tableau 5 : Le phonétisme du franco-américain : traits acadiens et beaucerons

En ce qui concerne l'ouïsmes et la palatalisation de /t, d/ et de /k, g/, on les trouve comme traits acadiens à Van Buren et à Gardner. La palatalisation se trouve aussi à Waterville grâce à une population d'origine beauceronne, mais elle est assez rare parmi nos informateurs. Par contre, plusieurs d'entre eux nous en ont parlé quand nous leur avons demandé si tous les francophones de Waterville parlaient le français de la même manière et c'est la raison pour laquelle nous l'incluons dans le tableau. Ce même commentaire s'applique aussi à l'aspiration de /ʃ, ʒ/, qui se trouve aussi chez quelques locuteurs de Van Buren mais de façon assez rare.

Traits phonologiques du franco-canadien

Traits	VB (Nord)	WA (Nord)	BI (Nord)	BE (Nord)	GA (Sud)	SO (Sud)	BR (Sud)	WO (Sud)
Diphtongaison p.e. <i>mère</i> [ma ^r] <i>France</i> [frã ^u s]	-	+	+	+	+	+	+	+
Voyelles fermées relâchées p.e. <i>six</i> [sɪs] <i>une</i> [yn] <i>groupe</i> [grup]	(+)	+	+	+	+	+	+	+
Ouverture de /ɛ/ en finale absolue p.e. <i>était</i> [eta]	+	-	+	-	+	+	+	+
Affrication de /t, d/ devant les voyelles antérieures fermées p.e. <i>sentinelle</i> [sãt ^s inɛl] <i>commodité</i> [kɔmɔd ^z ite]	(+)	+	+	+	+	+	+	+
/R/ dorso-uvulaire	-	(-)	-	-	-	-	-	-
[j] → [g] p.e. <i>filles</i> [fig]	-	+	-	+	+	+	+	+

Tableau 6 : Le phonétisme du franco-américain : traits du franco-canadien

Comme nous l'avons fait pour l'acadien, nous avons entamé notre étude des traits du franco-canadien en choisissant les cinq traits les plus faciles à repérer : diphtongaison,

relâchement des voyelles fermées, ouverture de /ɛ/ en position finale absolue, affrication de /t, d/, articulation d'un /ʀ/ dorso-uvulaire ou grasseyé.

Exception faite de Van Buren, la diphtongaison s'entend dans toutes les communautés grâce à une population entièrement ou partiellement d'origine franco-canadienne. On trouve aussi les variantes relâchées des voyelles fermées dans toutes les communautés, y compris Van Buren. En effet, Van Buren se situe dans une zone de transition entre l'acadien et le québécois et on y repère quelques traits typiquement québécois (ou franco-canadiens), dont les voyelles fermées relâchées, l'ouverture du /ɛ/ en finale absolue et dans certains mots, l'affrication très légère de /t, d/. Ceci n'est vrai que pour quelques-uns de nos informateurs et de façon assez limitée.

L'ouverture de /ɛ/ en /a/ s'entend régulièrement à Biddeford, à Gardner, à Southbridge, et à Woonsocket. Il est rare à Berlin et à Waterville, où c'est un informateur originaire de Van Buren qui prononce /a/. Le dernier trait, /ʀ/ dorso-uvulaire, remplace le /r/ apical roulé dans les régions de l'ouest du Québec où celui-ci a longtemps dominé (Ostiguy et Tousignant, 1993). Ce /ʀ/ est pourtant rare dans toutes les communautés. A Woonsocket, il y a une locutrice dont l'articulation du /ʀ/ est dorso-uvulaire, articulation qui lui a été transmise par ses parents et dont les ancêtres ont émigré de Rivière-du-Loup, au Québec. Dans le nord, les seuls à le prononcer sont des personnes qui ont eu un contact prolongé avec des locuteurs du français de référence, dont un à Waterville et deux à Berlin et à Biddeford. A Waterville, par exemple, l'informateur en question a travaillé pendant dix ans en Algérie et tandis qu'il prononce souvent un /ʀ/ grasseyé, sa femme, qui y a vécu avec lui mais qui n'a pas travaillé en dehors de la maison, continue à toujours articuler un /r/ apical roulé.

Un autre trait typique du français québécois mais qui ne figure pas dans le tableau est la désonorisation, parfois même la syncope, des voyelles fermées. Ce trait est assez rare dans notre corpus. Nous l'avons remarqué à Van Buren dans quelques mots tels que *visiter*, *complications*, et *politiciens*, mais le cas le plus intrigant est la désonorisation de la voyelle /u/ du mot anglais *supervisor*, ce qui représente le transfert à un emprunt d'une prononciation française.

Un dernier trait mérite notre attention mais fait rarement partie des études des traits typiquement franco-canadiens ou québécois. Il s'agit du yod /j/ qui se réalise comme [j] et parfois [g] dans des mots comme *filles* et *travail / travaille*. Nous le trouvons dans toutes les communautés du sud et dans le nord à Waterville et à Berlin. A Biddeford ce phénomène est peu fréquent et à Van Buren, il est encore plus rare.

Traits phonologiques communs à l'acadien et au franco-canadien

L'acadien et le franco-canadien ont plusieurs traits en commun dont quelques-uns figurent dans le tableau 7, à savoir le /r/ apical roulé, l'ouverture de /ɛ/ devant /r/ + C, les variantes /we/ et /wɛ/ pour /wa/, la prononciation d'un *h* étymologique ainsi que la chute du *l* des pronoms et des articles. A l'exception de l'ouverture de /ɛ/ en /a/ devant /r/ + C, tous ces traits se trouvent dans toutes les communautés. Cette ouverture du /ɛ/ est rare ou inconnue dans les communautés de Waterville, Biddeford, et Berlin dans le nord et de Southbridge dans le sud.

Traits	VB (Nord)	WA (Nord)	BI (Nord)	BE (Nord)	GA (Sud)	SO (Sud)	BR (Sud)	WO (Sud)
/r/ apical (Acadie, Montréal +)	+	+	+	+	+	+	+	+
Ouverture de /ɛ/ devant /r/+C p.e. <i>perdre</i> [pard(rə)]	+	-	-	+	+	-	+	+
Variante /we/ et /wɛ/ pour /wa/ p.e. <i>moi</i> [mwe] <i>avoir</i> [a(v)wɛr]	+	+	+	+	+	+	+	+
Présence de /h/ p.e. <i>dehors</i> [dəhɔr]	+	+	+	+	+	+	+	+
Chute du <i>l</i> des pronoms et des articles p.e. <i>ils étaient</i> [ijetɛ]	+	+	+	+	+	+	+	+

Tableau 7 : Traits communs au franco-canadien, à l'acadien et au français beauceron

Comme au Canada français, dans toutes nos communautés le *t* latent se prononce dans le mot *fait*.

Traits morphologiques

Parmi les traits morphologiques du franco-américain, nous nous concentrons dans le présent article sur les suivants : troisième personne du pluriel de *être* et de *avoir* en *sontaient* et *ontvaient* à l'imparfait ; régularisation des formes verbales au présent de l'indicatif ; pronoms disjoints en *-autres* ; *a / alle* pour *elle* ; perte du féminin à la troisième personne du pluriel ; et, désinence à la troisième personne du pluriel en *-ont* [õ] de l'acadien .

Traits	VB (Nord)	WA (Nord)	BI (Nord)	BE (Nord)	GA (Sud)	SO (Sud)	BR (Sud)	WO (Sud)
Imparfait de la 3pp de <i>être</i> ou de <i>avoir</i> en <i>sontaient</i> , <i>ontvaient</i>	+	+	-	+	+	+	+	+
Régularisation des formes verbales irrégulières, p.e. <i>vais</i> [va], <i>continue</i> [kõt ^s inys]	+	+	+	+	+	+	+	+
Pluriel des pronoms disjoints en <i>-autres</i> (<i>nous-autres</i> , etc.)	+	+	+	+	+	+	+	+
<i>A/alle</i> pour <i>elle</i>	+	+	+	+	+	+	+	+
Perte du féminin à la troisième personne du pluriel	+	+	+	+	+	+	+	+
3pp <i>-ont</i> [õ] de l'acadien	-	-	-	-	+	-	-	-

Tableau 8 : Traits morphologiques

À l'imparfait, la forme *sontaient*, troisième personne du pluriel de *être*, est plus fréquente que son homologue *ontvaient* du verbe *avoir*. Nous les classifions ensemble selon leur structure, c'est-à-dire, radical formé à partir du présent de l'indicatif plus désinence de l'imparfait. Dans le cas de *ontvaient* évidemment, il s'agit aussi de l'épenthèse de [v] (Golembeski et Rottet, 2004). Il est aussi attesté au Missouri (Chaudenson, Mougeon et Beniak, 1993, cité dans Papan, 2004) et dans le français des Métis de l'Ouest canadien (Papan, 2004). Comme en Louisiane (Golembeski et Rottet, 2004), *ontvaient* sert de verbe

auxiliaire ainsi que de verbe principal. Voici deux exemples de leur emploi, le premier est tiré de l'entretien avec un informateur de Berlin, le deuxième, avec une informatrice de Van Buren.

- (1) Ils ont appris les deux langues quand-qu'ils s'ont à l'école catholique. (BE-H-04)
- (2) Les écoles se sont aperçu qu'ils ontvaient fait une trompe. (VB-F-06)

La régularisation des formes verbales fait partie de la structure de toute variété de français nord-américain et le franco-américain ne fait pas exception. La forme *vas* pour *vais* est omniprésente et nos informateurs régularisent d'autres formes aussi. Quelques verbes en *-er* se terminant par une voyelle au singulier du présent de l'indicatif attestent l'addition d'une consonne à la troisième personne du pluriel et au présent du subjonctif, p. e. *jouent* → *jousent*, *joue* → *jouse*. *Aller* se régularise aussi au présent du subjonctif : *aille* → *alle*⁸.

Quant au système pronominal, un autre trait morphologique qu'ont en commun les dialectes du français nord-américain, c'est l'emploi des pronoms disjoints composés : *nous-autres*, *vous-autres*, *eux-autres*. Ce trait se trouve dans toutes les communautés de notre corpus. On trouve fréquemment aussi les formes [a] et [al] au singulier du système des pronoms sujets, celle-ci s'employant parfois mais non de façon obligatoire devant un verbe qui commence par une voyelle. Au pluriel, les formes du féminin ont disparu de la langue orale de la vaste majorité des Franco-Américains et les formes du masculin les remplacent. Dans nos entretiens, *elle* et *elles* s'entendent rarement dans la conversation spontanée mais apparaissent régulièrement dans le contexte structuré de la traduction.

En dernière analyse, nous avons aussi remarqué l'emploi par quelques-uns de nos informateurs des adjectifs démonstratifs en [sta] *cette* et [ste] *ces*, formes qui ont reçu l'attention d'autres linguistes (Léard, 1978, entre autres) travaillant sur le québécois. Il existe aussi plusieurs occurrences d'une forme de la première personne du singulier de *être* qui se termine par un [t], comme dans l'exemple ci-dessous.

- (3) Moi [mwe] je suis [ʃt] un fleuriste. (VB-F-29)

La distribution précise de ces derniers n'a pas encore été établie.

La forme verbale *-ont* à Gardner

Les observations préliminaires sur la distribution des traits dialectaux à travers les communautés ciblées nous ont permis de constater la distribution limitée de la désinence *-ont* (*ils parlont*) de la troisième personne du pluriel (Fox et Smith 2005 : 136). Ce trait, qui sert à nettement distinguer le français acadien du français franco-canadien (Flikeid, 1997 ; Dubois, 2005), est attesté seulement à Gardner.

- (4) Leurs enfants comprennent plus le français (GA01)

Afin de déterminer si le français franco-canadien et le français acadien sont restés distincts à Gardner ou s'il y a eu un nivellement morphologique entre les deux variétés en ce qui concerne ce trait, Fox (à paraître, 2006) a étudié l'occurrence de la terminaison acadienne dans le discours de 22 locuteurs aux temps où il est possible d'avoir un contraste avec la terminaison *-ent* (morphème zéro) du franco-canadien⁹. Au total, elle a relevé 1795

⁸ L'emploi du subjonctif à Waterville a fait l'objet d'une étude de mémoire de maîtrise que nous résumons plus loin (Todorova, 2005).

⁹ Cinq des informateurs sont nés à Gardner. Ils sont soit de souche québécoise (n = 2), soit de souche acadienne (n = 2) ou de souche « mixte » (n = 1). Puis, quinze informateurs sont d'origine canadienne, dont neuf sont nés dans les villages du sud-est du Nouveau-Brunswick, trois à Saint-Basile au nord-ouest de la province, deux dans l'ouest du Québec et un en Nouvelle-Écosse. Enfin, l'échantillon inclut également deux locuteurs qui sont nés dans d'autres communautés franco-américaines de la Nouvelle-Angleterre. L'informatrice originaire de

occurrences des formes aux temps en question. Le taux d'emploi de la forme acadienne varie de 0 % à 89 % selon le locuteur et sa distribution ne peut s'expliquer par l'ascendance seule.

Fox suggère que la réponse à la question du nivellement morphologique a une dimension temporelle liée au fait qu'à Gardner, l'implantation de la langue s'est faite à deux périodes distinctes et de nature différente. Par exemple, la tendance générale chez les informateurs issus de la migration de 1865-1930 dont les immigrants venaient soit du Québec ou du Nouveau-Brunswick, lui semble assez clairement dirigée vers le remplacement des formes verbales acadiennes par les formes verbales franco-canadiennes. Étant donné que les formes franco-canadiennes correspondent aux formes non marquées, et que les immigrants québécois ont atteint un statut social supérieur à celui des immigrants acadiens, un tel changement serait peu étonnant. De plus, le fait que les formes acadiennes ne sont pas attestées dans les autres communautés ciblées où les Acadiens côtoyaient les Québécois la mène à supposer que le même remplacement s'est produit ailleurs en Nouvelle-Angleterre. Or, l'arrivée à Gardner d'une deuxième vague de francophones, uniquement en provenance du Nouveau-Brunswick cette fois-ci, a eu comme conséquence linguistique la modification de la nature des rapports entre la variété franco-canadienne et la variété acadienne. Pour ce qui est des formes verbales à la troisième personne du pluriel, la tendance vers le remplacement des formes acadiennes par les formes franco-canadiennes s'est arrêtée, l'emploi des formes acadiennes a augmenté, et une nouvelle tendance vers le remplacement des formes franco-canadiennes par les formes acadiennes a commencé.

Selon Fox, la distribution des formes verbales acadiennes suggère que la variété acadienne jouit d'un « prestige voilé » (*covert prestige*) à Gardner aujourd'hui. Elle avance l'hypothèse selon laquelle leur emploi serait un signe de solidarité et d'appartenance à la communauté francophone, voire franco-américaine, de la ville.

Traits syntaxiques du franco-américain

Sur le plan syntaxique, nous avons noté deux traits communs au franco-canadien et à l'acadien qui sont aussi présents dans le français franco-américain : l'emploi de la particule interrogative *tu* ou *ti* en position post-verbale et la position post-verbale des pronoms compléments d'objet à l'impératif négatif. Le tableau 9 fournit un exemple des deux phénomènes ainsi que leur distribution dans les huit communautés.

Traits	VB (Nord)	WA (Nord)	BI (Nord)	BE (Nord)	GA (Sud)	SO (Sud)	BR (Sud)	WO (Sud)
Particule interrogative <i>-tu</i> et/ou <i>-ti</i> , p.e. <i>Tu as tu d'autres questions ?</i>	+	+	+	+	+	+	+	+
Post-position des pronoms objets à l'impératif négatif, p.e. <i>Donne-moi pas de misère</i>	+	+	+	+	+	+	+	+

Tableau 9 : Traits syntaxiques.

Il est à noter que la nature de l'entretien fait en sorte que les formes impératives et interrogatives ne s'emploient que rarement par les informateurs. En effet, ces formes syntaxiques sont ressorties surtout lorsque nous leur avons demandé de fournir des traductions d'un certain nombre d'ordres et de questions en anglais et, par conséquent, quand ils prêtaient une attention particulière à leur façon de parler. En ce qui concerne les questions, les informateurs se servaient aussi de la tournure *est-ce que* et de l'inversion du pronom sujet.

Rumford, Maine, est de souche acadienne. Elle est venue à Gardner en 1936 à l'âge de 18 ans. L'informateur originaire de Greenville, New Hampshire, est de souche québécoise et habite à Gardner depuis 20 ans.

L'influence de l'anglais

Aborder le sujet de l'influence de l'anglais, c'est se trouver devant une question délicate. D'un côté, les locuteurs du français de référence (et parfois les anglophones aussi) puristes et non spécialistes de langue, dénigrent injustement la qualité de la langue française en Amérique du Nord à cause des mots et des structures qu'ils considèrent comme des anglicismes. D'un autre côté, les linguistes et les francophones amateurs de leur langue maternelle luttent contre cette notion de la dominance de l'anglais et de son influence indomptable. Bien que les langues influent les unes sur les autres dans tout contexte de langues en contact, il est vrai qu'il ne faut pas tout attribuer à l'influence de l'anglais en ce qui concerne le lexique et la structure du français nord-américain.

Au Québec en particulier, la vaste majorité des francophones peuvent vivre leur vie en français. C'est le français qui domine dans tous les domaines : commerce, éducation, culture, médias, sport, etc. Beaucoup d'entre eux ont ou peuvent avoir très peu de contact avec l'anglais. Dans le contexte franco-américain par contre, ce n'est plus le cas. Quoique les « petits Canadas » aient joué un rôle clé dans la survivance de la langue et de la culture francophone jusque dans les années 1950 ou 60, les Franco-Américains vivent aujourd'hui dans un monde entièrement anglophone et ceux qui parlent français ne le font en général que dans des contextes restreints avec un nombre diminuant d'intimes (voir plus haut). Bien que la majorité des participants à ce projet de recherche soient bilingues, pour la plupart d'entre eux l'anglais est devenu la langue principale et il est possible de voir son influence dans la structure de leur français.

Sur le plan lexical on trouve des anglicismes de sens, mots français employés au sens anglais, comme dans les deux exemples en (5) et (6).

- (5) Elle lisait le papier (= journal). (BI-H-10)
- (6) Lorsqu'on s'introduit (= se présente), lorsqu'on dit nous sommes franco-américains de la Nouvelle-Angleterre, ils disent, « Qui ? ». (BI-H-11)

Des mots composés d'un radical anglais et d'un affixe français surviennent de temps à autre ; nous en présentons plusieurs exemples en (7).

- | | | |
|-----|----------------------|---|
| (7) | travelage | = voyage |
| | dispatchage | = envoi en urgence du personnel paramédical |
| | renter | = louer |
| | runner ¹⁰ | = poser sa candidature |
| | complainer | = se plaindre |
| | impresser | = impressionner |
| | électer | = élire |
| | whacker | = frapper |
| | financiellement | = financièrement |

Ces mots existent à côté d'autres emprunts que l'on entend aussi au Canada francophone, p.e. *feeler* (se sentir), *slacker* (se ralentir, laisser flotter les rênes), *checker* (vérifier) et *canner* (mettre en conserves). Nous avons aussi trouvé ce que nous croyons être des innovations faites à partir d'un radical français plus un affixe français. Nous nous demandons si ce n'est pas le résultat d'une influence du gérondif anglais, p. e. *choosing*, *traveling*, *moving*, *cooking*.

- (8) choisissage (=choix)

On s'est mariés à Notre Dame [...] il y a pas de choisissage pas dans ce temps-là [...] On se mariait dans l'église de la fille. (SO-H-13)

¹⁰ Comme en anglais cet emprunt a plusieurs significations : *runner* 'conduire' les *trucks* au moulin (=usine), *runner* 'faire fonctionner' une pompe.

voyageage (=voyage)

Pi il y avait du voyageage et pi ça fait je m'ai décidé de rester ici à Waterville.
(WA-F-07)

déménageage (=déménagement)

Lui il a commencé une entreprise de démenageage en dix-neuf-cent-et-sept.
(BE-M-23)

(faire le) cuisage (= cuisine)

Oui c'est moi [...] qui fais tout le cuisage. (VB-H-30)

L'anglais agit aussi sur le choix des prépositions.

- (9) sur le téléphone, sur la radio (au téléphone, à la radio), sur la rue (dans la rue)
par l'âge de (avant l'âge de)

La structure de l'anglais s'impose parfois au niveau de la syntaxe et nous trouvons dans les données de toutes les communautés des calques, dont quelques exemples sont présentés ci-dessous. Dans la première phrase, le locuteur emploie le verbe *être* à la place de *avoir* et dans l'expression *perdre le compte*, il omet l'article défini. La locutrice qui est la source de la phrase en (b) se sert de *être* suivi du participe passé, dont l'effet est de considérer le fait d'avoir grandi comme un état. Dans l'exemple suivant, la locutrice crée un verbe à partir du substantif comme on le fait souvent en anglais. Le dernier exemple, quant à lui, révèle non seulement un calque mais aussi un mot emprunté. Dans l'ensemble, nous avons remarqué la forte influence de l'anglais sur le vocabulaire quand nos informateurs parlaient de tout ce qui se rapporte aux études.

- (10) a. Jacob il est près de quatre ans ou cinq ans, j'ai perdu compte. (BE-H-01)

'Jacob is nearly four or five, I've lost count.'

- b. Après que les enfants étaient grandis ... (BE-F-03)

'After the children were grown ...'

- c. Nous avons expérencé ça. (BI-F-14)

'We experienced that.'

- d. J'ai pris le français à *high school*. (BE-F-17)

'I took French in high school.'

L'influence de l'anglais sur la structure du franco-américain figurera de façon importante dans nos recherches maintenant que la transcription des entretiens est finie.

Dynamisme du franco-américain

Suite à l'étude des questions d'ordre sociolinguistique présentées ci-dessus, l'analyse de quelques traits à l'intérieur de certaines communautés a été entamée, à savoir : la forme et la fréquence du subjonctif à Waterville (Todorova, 2005), et l'effet de la chute du *l* des articles et des pronoms personnels à Van Buren (Smith, 2005). Une étude préliminaire de l'emploi du marqueur du discours *là* à Van Buren (Smith, 2006) tombe dans le domaine de l'analyse du discours. Voici en bref les résultats de ces analyses.

Le subjonctif à Waterville

En s'entretenant avec les Franco-Américains on remarque parfois la régularisation des formes verbales et cela tant au subjonctif qu'à l'indicatif. Todorova (2005) relève les formes suivantes dans son étude de l'emploi du subjonctif à Waterville par 30 francophones, dont quinze femmes et quinze hommes : *que j'alle* (aller), *que je sois* prononcé [sej⁸] ou [seij], *que je faise* (faire), *que je jouse* (jouer), *que je peuve* (pouvoir). La phrase en (11) présente un exemple tiré des données de Waterville.

- (11) Oh non, le Canada il faut qu'il soit [sej] toujours comme les Etats-Unis, on est pas séparés. (WA-M-17)

Elle observe que le subjonctif s'emploie au taux de 56 % dans la conversation dirigée de l'entretien ainsi que dans la tâche de traduction anglais-français. Les contextes dans lesquels le subjonctif s'avère le plus fréquent sont les suivants : après l'expression *il faut* et le verbe *vouloir* ainsi que les conjonctions telles que *pour que* et *avant que*. Quant aux facteurs sociaux qui influencent son emploi, il n'y a que l'âge du locuteur qui y joue un rôle de manière significative, c'est-à-dire les personnes âgées s'en servent plus souvent.. Ni le sexe ni le niveau de scolarité n'influe sur son emploi dans cet échantillon.

La chute du [l] dans les pronoms personnels et les articles à Van Buren

L'effacement du /l/ se manifeste dans toutes les variétés du français nord-américain (Jory, 1987, Poplack et Walker, 1986, Sankoff et Cedergren, 1976, Pupier et Legaré, 1973, entre autres). Smith (2005) étudie ce phénomène dans les données de Van Buren. Elle trouve que le clitique sujet masculin possède trois formes, et cela au pluriel comme au singulier, à savoir, [i] qui est marqué tout simplement par l'effacement du /l/, une variante palatalisée en [j], et une deuxième variante palatalisée qui garde aussi la voyelle [i], donnant ainsi [ij]. Au singulier, les formes du féminin sont *a/alle*, celles-ci se trouvant devant une voyelle¹¹. Le *l* tombe aussi dans les pronoms compléments d'objet et les articles.

En (12), on voit un exemple de la chute du *l* des pronoms sujets ; en (13), le *l* tombe dans les pronoms complément d'objet direct¹² et indirect, et en (14), le *l* tombe dans les trois formes de l'article défini.

- (12) Y a eu un, un moulin pour faire de la farine. (VB-F-08)
Mais a pouvait nous comprendre plus. (VB-H-30)
- (13) ... pour pouvoir le [ə] parler, le français (VB-H-09)
Je pense, « Comment je vas lui [ji] dire ça là sur le téléphone ? » (VB-F-29)
- (14) A dit le bonhomme va se casser le [ə] cou avec ça. (VB-H-09)
Durant la [a] journée nous-autres on *volunteer* à part de ça. (VB-M-30)
... comme nous-autres là dans les [dãe] quarante ans là ... (VB-F-29)

En adoptant les notions de « l'unité de parole » (*speech unit*) et du continuum de synthétisme mises en l'avant par Schwegler (1990)¹³, Smith (2005) fait une analyse des critères sémantiques, morphosyntaxiques et phonologiques et propose qu'il existe une dynamique du synthétisme et de l'analytisme dans cette variété de français qui diffère de celle

¹¹ Comme nous l'avons indiqué dans la discussion des traits dialectaux, la distinction du genre se perd dans la langue orale de la vaste majorité des Franco-Américains.

¹² Lors du dépouillement des données, il n'y avait aucune attestation de la chute du *l* du pronom féminin *la*.

¹³ Schwegler (1990) propose la notion de « l'unité de parole » (*speech unit*) ainsi qu'une classification des unités de parole comme analytique ou synthétique. En outre, il avance la thèse que l'unité de parole se déplace vers l'une ou l'autre des extrémités d'un continuum de synthétisme en fonction des changements dans sa structure sémantique, phonologique, morphologique et syntaxique.

du français standard informel par certaines particularités. Par exemple, la mobilité des clitiques objets est moindre dans cette variété de français grâce à leur position figée à l'impératif, trait qui rend le syntagme verbal plus synthétique par rapport à la langue standard. La chute du *l* sert à renforcer la cohésion des syntagmes nominal et verbal et fait en sorte que ces unités de parole se trouvent aussi plus près du côté du synthétisme sur l'axe Synthétique-Analytique.

D'un autre côté, dans les syntagmes prépositionnels on trouve que l'amuïssement du /l/ et l'ajout de la voyelle /a/ de l'article à la préposition ou l'allongement compensatoire de la voyelle de la préposition a pour effet de créer des enclitiques qui n'existent pas en français de référence, à savoir, *sur la* [sya] *table*, *à la* [a:] *maison*, *dans la* [dã:] *rivière*. Il arrive de temps en temps que l'article tombe complètement du syntagme : *sur le* [sy] *chemin de fer*.

Les liens sémantique, morphologique, syntaxique et phonologique entre les éléments d'une unité de parole étant nécessaires pour le synthétisme, Smith suggère que la rupture entre le nom et le déterminant que crée l'enclise ou la chute de l'article entier favorise donc l'analytisme du syntagme nominal à l'intérieur du syntagme prépositionnel.

L'approche traditionnelle de la question du synthétisme porte surtout sur la langue écrite, et selon Smith, une telle analyse semble moins valable dans le cas d'un dialecte dont l'emploi se limite largement à l'oral. Les critères proposés par Schwegler permettent un traitement de cette question d'un point de vue plus convenable au contexte du franco-américain.

« Là » marqueur du discours dans le français de Van Buren

Lors d'une enquête antérieure entreprise en 1998, la différence de la structuration du discours oral dans la vallée Saint-Jean par rapport à d'autres variétés de français informel parlé a capté notre attention, car nous avons remarqué l'emploi beaucoup moins fréquent de la dislocation dans le nord du Maine (Smith, 2000). De plus, nous avons observé l'emploi fréquent du marqueur de discours *là*. L'anecdote que nous a racontée une Franco-américaine originaire de cette région a confirmé nos observations : parmi les francophones de la région, les francophones de la vallée du Haut Saint-Jean sont connus pour le suremploi de *là*. Nous avons donc profité des données de cette enquête d'envergure pour entreprendre une étude de l'emploi de *là* comme marqueur du discours (Smith, à paraître, 2006).

Nos résultats préliminaires révèlent que les circonstances pragmatiques qui conditionnent son emploi à Van Buren ressemblent beaucoup à celles que l'on trouve en québécois ; c'est-à-dire que *là* sert à **singulariser** le référent en question par rapport à tous autres (Forget, 1989) et à structurer l'interaction entre le locuteur et l'interlocuteur comme **ponctuant** (p.e. ponctuant de régulation, ponctuant de démarcation, ponctuant de segmentation et ponctuant du discours) (Vincent, 1993).

En adoptant la perspective de Lambrecht (1994), qui propose que la structure informationnelle (« *information structure* ») constitue une composante de la grammaire tout comme la syntaxe et la phonologie, Smith suggère une analyse selon laquelle *là* joue un double rôle de marqueur topicalisant et focalisant. Dans l'exemple (15), il sert de marqueur topicalisant de *mon patois*. En (16) où les accolades délimitent l'alternance codique, on peut dire que *là* sert à focaliser l'argument *half 'n half* 'moitié-moitié', et en (17) de marqueur focalisant du prédicat.

- (15) [je] voulais dire au commencement mon, **mon patois là**, je m'appelle [X] pi on est venu au monde icitte à Van Buren, Maine [...] ça fait qu'on use pas mal notre français même asteure. (VB-M-09)
- (16) {How can I say that ?} On parle {**half 'n half**} **là**. (VB-F-29)
- (17) Il **peut parler là** mais il y a gros de mots en anglais qu'il va sortir plus que nous-autres. (VB-H-30)

Nous avons aussi remarqué une grande variation dans le taux de son emploi. Dans un groupe de dix-sept locuteurs, celui qui s'en sert le moins est un homme âgé de 42 ans (VB-H-30), avec un taux de huit occurrences en 438 lignes d'entretien transcrit (1 :54,8) et celle qui s'en sert le plus est une femme de 81 ans (VB-F-07), qui emploie *là* 85 fois en 231 lignes de texte, ce qui représente un taux de 1 :2,7. Il nous reste à faire une étude variationniste d'un plus grand nombre de locuteurs afin de découvrir le rôle que jouent les facteurs sociaux tels que l'âge, le sexe, et la scolarité dans l'emploi de *là*.

Nous comptons aussi faire une analyse d'un autre phénomène qui a attiré notre attention. Dans le français de certains locuteurs avec un taux d'emploi de *là* peu élevé, nous avons remarqué une prosodie fortement influencée par l'accentuation de l'anglais, tandis que la prosodie de ceux qui se servaient plus du marqueur *là* nous semblait plus française. C'est une question à laquelle nous répondrons par des analyses futures dans le contexte de l'influence de l'anglais sur la structure pragmatique ou informationnelle du français chez les locuteurs bilingues.

En guise de conclusion

Comme le titre du présent article l'indique, nos recherches sur le franco-américain sont toujours « en cours ». En effet, les cinq dernières années ont été largement consacrées au travail sur le terrain et à l'informatisation des entretiens, et la plupart des analyses que nous avons présentées ici sont de nature préliminaire. De plus, étant donné la taille de notre corpus et la richesse des données que l'on y trouve, il est difficile d'imaginer une fin précise à ce travail.

Or, tout ce qu'il nous reste à faire ne devrait pas ombrager le progrès que représente ce que nous avons accompli jusqu'à présent. D'abord, nous avons maintenant des archives permanentes informatisées d'un échantillon représentatif d'une variété unique du français nord-américain. Ensuite, nous avons une compréhension détaillée de la situation du franco-américain à l'heure actuelle et une vue d'ensemble de la structure de la langue par rapport à certains traits dialectaux d'origine et, quoiqu'à un degré beaucoup moindre, à la nature de l'influence de l'anglais sur cette variété. Enfin, nous avons complété un petit nombre d'analyses détaillées sur des aspects précis de la langue. Ainsi, nous avons commencé déjà à combler les nombreuses lacunes qui existent dans la recherche sur le franco-américain, et à mieux situer la variété pour qu'elle puisse contribuer à l'étude générale du français nord-américain.

Bibliographie

- ALLEN J. P., 1970, *Catholics in Maine : A Social Geography*, Thèse de doctorat inédite, Syracuse University.
- ALLEN J. P., 1974, « Franco-Americans in Maine : A Geographical Perspective », dans *Acadiensis*, 4, pp. 32-66.
- BAGATE M., LEMERY J., MARTIN V., STELLING L., WYVEKENS N., 2004. « Les attitudes linguistiques et le transfert à l'anglais dans une communauté franco-américaine non-homogène : le cas de Bristol, Connecticut », dans *Francophonies d'Amérique*, 17, pp. 17-33.
- CHAUDENSON R., MOUGEON R., BENIAK E., 1993, *Vers une approche panlectale de la variation du français*, Paris, Didier Erudition.

- COVENEY A., HINTZE M.-A., SANDERS C., 2004, *Variation et francophonie : mélanges édités par A. Coveney, M-A. Hintze et C. Sanders en hommage à Gertrud Aub-Buscher*, L'Harmattan, Paris.
- DUBOIS L., 2005. « Le français en Acadie des Maritimes », dans A. Valdman, J. Auger et D. Piston-Hatlen (dirs), *Le Français en Amérique du nord*, Presses de l'Université Laval, pp. 81-98.
- FLIKEID K. 1997. « Structural aspects and current sociolinguistic situation of Acadian French », dans *French and Creole in Louisiana*, A. Valdman (dir.), New York : Plenum Press, pp. 255-286.
- FORGET D., 1989, « LÀ un marqueur de pertinence discursive », *Revue québécoise de linguistique*, 18, pp. 57-83.
- FOX C., à paraître, 2006, « La variation régionale en français franco-américain : les formes verbales à la troisième personne du pluriel » dans *Les variétés de français parlées en Amérique du Nord*, la Revue Canadienne de Linguistique Appliquée et la Revue de l'Université de Moncton, R. Papen et G. Chevalier (dirs.)
- FOX C., à paraître, 2007, « Franco-American Voices : French in the Northeastern United States Today », dans *The French Review*.
- FOX C., CHARBONNEAU L., 1998, « Le français franco-américain : nouvelle perspective sur les communautés linguistiques », dans *Francophonies d'Amérique*, 8, pp. 65-84.
- FOX C., FORTIN G., MARTIN V., STELLING L., à paraître, 2007, « L'identité Franco-américaine : Tendances actuelles dans le sud de la Nouvelle-Angleterre », dans *Canadian Review of American Studies*.
- FOX C., SMITH J., 2005, « La Situation du français franco-américain : Aspects linguistiques et sociolinguistiques », dans *Le Français en Amérique du nord*, A. Valdman, J. Auger et D. Piston-Hatlen (dirs), Presses de l'Université Laval, pp. 117-41.
- GIGUÈRE M.D., 1996, « New England's Francophone population based upon the 1990 Census », dans *Steeple and smokestacks : A collection of essays on the Franco-American experience in New England*, C. Quintal (dir.), Worcester, Massachusetts, Assumption College, Institut français, pp. 567-594.
- GOLEMBESKI D., ROTTET K. J., 2004, « Régularisation de l'imparfait dans certaines variétés de français parlées aux Amériques », dans *Variation et francophonie : mélanges édités par A. Coveney, M-A. Hintze et C. Sanders en hommage à Gertrud Aub-Buscher*, L'Harmattan, Paris, pp. 131-54.
- JORY D., 1987, *Écoutons parler les Acadiens*, Université Sainte-Anne, Pointe-de-l'Église, Nouvelle-Ecosse.
- LAMBRECHT K., 1986, *Topic, focus, and the grammar of spoken French*, thèse de doctorat inédite, University of California, Berkeley.
- LAMBRECHT K., 1994, *Information structure and sentence form*, Cambridge Studies in Linguistics, 71, Cambridge University Press.
- LAVOIE Y., 1972. *L'émigration des Canadiens aux États-Unis avant 1930. Mesure du phénomène*. Les Presses de l'Université de Montréal, Montréal.
- LEARD R., 1978, « Essai d'interprétation de quelques faits de morphologie du québécois », dans *Travaux de linguistique québécoise*, L. Boisvert, M. Juneau et C. Poirier (dirs), Université Laval, pp. 121-42.
- OSTIGUY L., TOUSIGNANT C., 1993, *Le français québécois : normes et usages*, Guérin Universitaire, Montréal.
- PARADIS C., DOLBEC J., 1998, Phono : Principales caractéristiques phonétiques du français québécois, Phonétique du français québécois. Centre international de recherche en aménagement linguistique [en ligne] : <http://www.ciral.ulaval.ca/phonetique/phono/default.htm>.

- POPLACK S., WALKER D., 1986, « Going through *L* in Canadian French », dans *Diversity and Diachrony*, D. Sankoff (dir.), Current Issues in Linguistic Theory, 53, John Benjamins, Amsterdam et Philadelphia, pp. 173-98.
- PUPIER P., LEGARE L., 1973, « L'effacement du /l/ dans les articles définis et les clitiques en français de Montréal », *Glossa*, 7, pp. 63-80.
- SANKOFF G., CEDERGREN H., 1976, « Les contraintes linguistiques et sociales de l'élimination du *l* chez les Montréalais », dans *Actes du XIII^e Congrès international de linguistique et philologie romanes*, M. Boudreault et F. Mohren (dir.), Presses de l'Université Laval, pp. 1101-16.
- SCHWEGLER A., 1990, *Analyticity and Syntheticity : A Diachronic Perspective with Special Reference to Romance languages*, Mouton de Gruyter, Berlin et New York.
- SMITH J. S., 2006, « From adverb to discourse marker and beyond : The status of *là* in Franco-American French » dans *Historical Romance Linguistics, Retrospectives and Perspectives*, D. Arteaga et R. Gess (dir.), John Benjamins Publishing Co., Philadelphia et Amsterdam.
- SMITH J. S., 2000, « Information Structure in Maine (SJV) French », dans *Actes du 24^e Colloque annuel de l'Association de Linguistique des Provinces Atlantiques*, Moncton, N.-B., 3-4 novembre 2000, pp. 125-34.
- SMITH J. S., 2005, « L'effet de la chute du *l* dans l'acadien de la vallée du Haut Saint-Jean », dans *Français d'Amérique : Approches morphosyntaxiques. Actes du colloque international Grammaire comparée des variétés de français d'Amérique*, Université d'Avignon, 17-20 mai 2004, P. Brasseur (dir.), pp 299-237, Paris : L'Harmattan.
- SMITH J. S., TODOROVA A., 2004, « Franco-Américain, Canadien français, Acadien ou Américain ? Identité ethnique chez les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre », Communication présentée à la 14^e réunion biennale de l'American Council for Quebec Studies, Québec, 18-21 novembre.
- STELLING L. E., 2004, « Language transfer and the maintenance of French in Southbridge, Massachusetts », communication présentée à la *First Annual FIGS Conference*, University of Texas, Austin, février.
- TODOROVA A., 2005, *Etude linguistique sur le subjonctif dans le français parlé à Waterville, Maine*, mémoire de maîtrise inédit, University of Maine.
- UNITED STATES CENSUS BUREAU, 1990, *1990 Census Summary Tape, File 3*.
- UNITED STATES CENSUS BUREAU, 2000, *2000 Census Summary Tape, File 3*.
- VELTMAN C., 1987, *L'avenir du français aux Etats-Unis*, Service des Communications, Québec.
- VICERO R.D., 1968, *Immigration of French-Canadians to New England, 1840-1900 : A Geographical Analysis*. Thèse de doctorat inédite, University of Wisconsin.
- VINCENT D., 1993, *Les ponctuations de la langue et autres mots du discours*, Nuit Blanche Éditeur, Québec.

GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

Comité de rédaction : Mehmet Akinci, Sophie Babault, André Batiana, Claude Caitucoli, Robert Fournier, François Gaudin, Normand Labrie, Philippe Lane, Foued Laroussi, Benoit Leblanc, Fabienne Leconte, Dalila Morsly, Clara Mortamet, Alioune Ndao, Gisèle Prignitz, Richard Sabria, Georges-Elia Sarfati, Bernard Zongo.

Conseiller scientifique : Jean-Baptiste Marcellesi.

Rédacteur en chef : Claude Caitucoli.

Comité scientifique : Claudine Bavoux, Michel Beniamino, Jacqueline Billiez, Philippe Blanchet, Pierre Bouchard, Ahmed Boukous, Louise Dabène, Pierre Dumont, Jean-Michel Eloy, Françoise Gadet, Marie-Christine Hazaël-Massieux, Monica Heller, Caroline Juilliard, Jean-Marie Klinkenberg, Suzanne Lafage (†), Jean Le Du, Jacques Maurais, Marie-Louise Moreau, Robert Nicolai, Lambert Félix Prudent, Ambroise Queffelec, Didier de Robillard, Paul Siblot, Claude Truchot, Daniel Véronique.

Comité de lecture pour ce numéro : Alvina Ruprecht, Sinclair Robinson, Catherine Khordoc, Michel Chevrier, Robert Fournier, André Loïsele, Marc Picard, Henri Wittmann, Thomas A. Klingler.

Laboratoire CNRS DYALANG – Université de Rouen
<http://www.univ-rouen.fr/dyalang/glottopol>

ISSN : 1769-7425